

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 114

Artikel: Fiançailles fleuries
Autor: Coz., Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bonheur d'une alliance projetée, des médecins même qui demandent à l'écriture un diagnostic particulièrement délicat.

— La graphologie, conclut M^{me} de Salberg, répond d'une façon méthodique à ces diverses applications. Combien de fiancés qui avaient passé outre à mes conseils sont venus me confesser leur erreur ! Combien de médecins m'ont remercié de leur avoir révélé une maladie en période d'incubation et dont ils ne soupçonnaient pas que leurs clients devaient être atteints. Mais surtout combien de mères m'ont su gré de leur avoir signalé d'année en année les penchants, les vices ou au contraire les dispositions favorables de leurs enfants ! Songez au bénéfice que peut retirer de ces indications absolument sûres et incontestables une éducation d'enfant ! Ici, vraiment, le service que rend la graphologie devient inappréciable...



Fiançailles fleuries

Ils s'étaient rencontrés sur la pente qui dévalait jusqu'au village enfoncé sous les arbres. Le sentier dallé, formé de longues marches de pierre, rejoignait les hauts talus reverdis par les pluies tièdes de l'avril.

Lui, pâle encore des suites du mal récent qui l'avait obligé à quitter la ville pour venir à la campagne respirer le grand air libre ; elle, robuste dans sa sveltesse, le poing campé à la hanche pour soutenir la corbeille posée sur son épaule.

A travers les juncs tressés débordaient les frais légumes cueillis au sommet de la colline dans le jardin clos qu'arrosait une petite source cristalline.

Le premier jour ils échangèrent, timides l'un envers l'autre, un regard dans lequel passait un intérêt discret. Le second jour, ils parlèrent des fleurs qui s'épanouissaient sur la haie. Leurs paroles étaient voilées, presque, par le bourdonnement des insectes printaniers.

Il cueillit une touffe d'aubépines et lui offrit ; les aubépines étaient blanches et pures, fleurs de fiançailles, fleurs de l'autel de la Vierge.

A ce présent de Pierre, Miette se sentit inondée d'une joie inconnue...

Jusqu'alors, elle n'avait songé qu'à l'aïeul

Mais l'antithèse est flagrante si l'on pénètre dans le quartier des juifs.

Qu'on se figure dans des rues étroites, noires, mal aérées, sinistres, où rarement un rayon de soleil peut accrocher sa tache resplendissante, mille petites boutiques enfumées où se débitent, à grand renfort de cris gutturaux, de voix de crécelle, des marchandises abominables, tout un bric-à-brac interlope de débris usés, fanés, brisés, salis : chapeaux bossués, vivres avariés, bottes éculées, habits troués et grasseux, vieilles ferrailles, meubles boiteux, vendus par toute une population dévorée de vermine.

Là, se voient des filles d'Israël, toujours belles dans leurs loges déchaquetées, des vieillards édentés, au nez et aux doigts crochus, hideux sous leurs vêtements faits de haillons sordides ; des femmes grasses, déformées, abruties, et contraste frappant, des enfants roses et joufflus, jouant dans les ruisseaux puants avec autant de gaieté que sous un ciel pur, au milieu des roses ou des lilas embaumés...

(A suivre).

si tendre, vieilli par de longs travaux, legs sacré laissé à sa vaillante jeunesse, par ses parents endormis côte à côte sous le plus grand des ifs du cimetière.

Miette travaillait ferme pour que le petit patrimoine pût rendre le revenu nécessaire à faire vivre le vieillard dans l'aisance et ne pensait pas aux amoureux. Ceux-ci ne remarquaient pas combien joli était ce visage animé par l'action du labeur continu et qui ne se montrait jamais là où les autres filles, joyeuses, vont danser la bourrée au son âpre des musettes.

Miette se demanda si ce grand garçon pâle et doux ne serait pas un prétendant ?

Sans trop savoir pourquoi, elle emporta les fleurs et les plaça à son corsage. Tout le long du jour elle les regarda, et la besogne n'avancait pas... D'un geste, elle arracha les aubépines blanches, et, d'une main qui tremblait bien fort, les lança dans l'onde, plus rapide en ce coin du pré... Le bouquet s'éparilla au fil de l'eau...

Miette eut alors la sensation d'un regard triste qui se fixait sur elle, et pourtant elle était seule... A ses pieds gisait une fleur, glissée hors de la touffe ; elle la ramassa, et, l'emportant, s'en fut la cacher à l'ombre de quelques souvenirs chers.

* * *

Pierre, lentement, lentement, reprenait ses forces... Il ne parlait pas de retourner à la ville où il végétait, oisif, dépensant ses modestes rentes.

L'oncle Marc, chez lequel il était venu passer sa convalescence, haussait les épaules quand il parlait de son neveu.

— Un Monsieur qui se laisse vivre... disait-il.

L'oncle Marc avait trouvé le mot juste... Ce rude terrien qui, aux premiers jours du printemps, se penchait, anxieux, vers la petite semence mise en terre parmi les brumes de novembre, afin de la voir croître dans le sol amolli, il avait raison, ce fort qui tremblait au bruit du tonnerre d'août, en courant vers la moisson bénie, comme il eût été capable de protéger les beaux courbés par le vent d'orage.

L'homme est créé pour le travail ; Pierre voulait ignorer.

L'oncle Marc lui avait montré un jour des champs et des prés, dont le sol s'épuisait à nourrir des épines et des ronces, et, clignant de l'œil, murmurait :

— Dommage que ces terres-là appartiennent à un Monsieur de la ville, « qui se porterait mieux s'il maniait la fourche ou la pioche. »

Pierre, malgré tout, voulait retourner vers l'inévitable flânerie.

Il emportait le souvenir des beaux cheveux ondes qui inondaient les tempes et la nuque de Miette, et il y songerait bien plus qu'aux blés blonds qui ondoieraient sous la brise estivale.

* * *

Le Monsieur de la ville se sentait gauche auprès de la belle fille des champs, et, pourtant, chaque jour, il la guettait à la descente du clos et lui offrait les blanches fleurs cueillies sur la haie qui abritait ses attentes.

L'aubépine avait cessé de neiger sur les branches ; le lilas sauvage s'était éploré sur ses tiges noires et ses feuilles transparentes ; la boule de neige avait jeté ses pétales aux larges pierres du sentier ; les églantiers s'étaient courbés sous leurs « étoiles éphémères » ; les marguerites n'élargissaient plus

leurs corolles dans l'herbe haute des prés... Les fleurs de fiançailles, les fleurs blanches avaient disparu !

Les bruyères moiraient les coteaux, la pourpre royale des coquelicots, l'azur céleste des bleuets diapraient les blés et les avoines, où s'essaimaient les beaux miels d'améthyste.

Pierre n'avait plus de fleurs blanches à offrir à Miette ; il lui offrit son cœur, éternelle offrande de la jeunesse.

Le muet parla...

Des larmes montèrent aux yeux de la belle jeune fille.

— Vous ne voulez pas de moi ? murmura Pierre.

Les doigts attiédies par un doux enfièvrement trassailèrent, et des lèvres murmurantes sortirent ces mots :

— Moi aussi, je vous aime bien !...

Puis les larmes coulèrent... S'arc-boutant au devoir, la créature énergique, animée par l'âme forte, se défendit contre elle-même.

— C'est impossible, Monsieur Pierre !

Miette ne pleurait plus.

— Pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne puis quitter mon grand-père !

— Nous l'emmènerons.

Elle baissa la tête. Ses paupières se rejoignirent. Elle entrevit l'aïeul assis dans une chambrette à la ville... Ses yeux, ses bons yeux qui s'éclairaient aux dernières lueurs de la vie, suivant, tristes, ce mouvement de la vie auquel il n'était point accoutumé, n'osant risquer sur les pavés ses pas incertains, immobile tout le jour... Seul souvent, lui qui imprégnait à l'air sain des champs ses organes usés au service de la bonne terre ! lui qui était aimé, entouré, respecté par tous ceux du village, devenu la pauvre épave humaine qui s'éteint en marge du mouvement et de l'indifférence des cités !

Elle l'avait dit, « c'était impossible » ! Tout bas, elle le répéta encore.

— Votre grand-père sera heureux, puisqu'il vous aura ! répliqua Pierre.

— Non ce n'est pas assez...

— Pas assez pour lui ? Pour moi, vous seule seriez tout !

Et elle, très doucement, prononça :

— Si je suis tout pour vous... que vous importe de quitter la ville ?

D'un geste, elle lui montra les champs coupés de bocqueteaux qu'une prairie vaste reliait à l'étroite rivière que couvraient à demi les roseaux s'élançant vers la faite des aulnes....

Alors, il comprit tout à coup ce que depuis si longtemps l'oncle Marc essayait de lui faire comprendre : le suprême appel de la bonne terre aux bras qui sèment et qui moissonnent...

* * *

Il n'y avait plus de fleurs de fiançailles aux haies du chemin.

Sur le bord du talus, une pâquerette blanche avait fleuri, comme en un printemps nouveau.

Pierre s'agenouilla pour la cueillir et l'offrir à Miette... Les mains se joignirent dans le serment des fiançailles et dans le serment de fidélité à la terre qui ne meurt que lorsque les hommes refusent de lui donner la vie !

Edmond Coz.

